

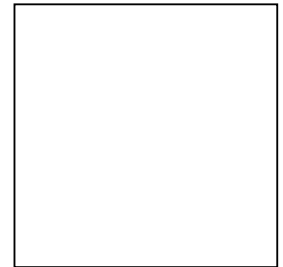


SUELY ROLNIK

La dame en noir

LORS DE LA DERNIERE VISITE de Félix Guattari à Rio de Janeiro, en mai 1992 (à l'occasion de la parution de l'édition brésilienne de ses deux derniers livres ⁽¹⁾) fut organisée une table ronde ⁽²⁾ au cours de laquelle chacun de nous devait lui adresser quelques mots. Le psychanalyste Joël Birman dit alors à Guattari qu'il avait été frappé par l'étrange ton d'adieu des pages d'introduction de *Qu'est-ce que la philosophie ?* ⁽³⁾ Alors Félix se mit à parler longuement, et ce qu'il disait – et, peut-être plus encore, la façon dont il le disait – nous emportait peu à peu et créait une atmosphère de plus en plus dense. Je me rappelle, particulièrement, de quelques passages : la première chose qu'il nous raconta est que, tout petit, il avait assisté à la mort de son grand-père, qu'il aimait beaucoup ; le choc de cette rencontre avec la mort avait marqué fondamentalement sa vie. A partir de ce jour, il avait été souvent submergé par d'intenses crises d'angoisse, qui apparaissaient surtout la nuit. De nombreuses années plus tard, il avait fait part de ces crises à Jean Oury, et ce dernier lui avait suggéré de tourner la tête de l'autre côté, sur l'oreiller ; conseil qu'il avait suivi et qui eut le résultat escompté.

Les histoires que Félix nous raconta à cette occasion me sont revenues à la mémoire, juste après sa mort, lorsque j'ai lu, dans le bel hommage de Maggiori publié par *Libération*, que pendant une certaine période de son enfance, vers les six ou sept ans, Guattari faisait, toutes les nuits, le même cauchemar. Ce cauchemar, Félix le décrit ainsi : « Une dame en noir



Texte présenté au Brésil, à l'occasion d'un hommage à Guattari organisé par le Collège international d'études philosophiques transdisciplinaires, à Rio de Janeiro, le 8 août 1992. Et, postérieurement, en Argentine, au « *Primer Encuentro en el marco del pensamiento de Deleuze-Guattari en nuestra actualidad* », organisé par Plexus, CISEG et par la revue *Zona Erógena*, à Buenos Aires, le 30 août 1992.

s'approchait du lit. J'avais très peur. Ça me réveillait. Je ne voulais plus me rendormir. » Guattari avait confié ce cauchemar à son frère ; de même que, bien plus tard, il en parlerait à Oury. Son frère lui avait alors prêté un fusil en lui recommandant de tirer sur la Dame si celle-ci revenait. Félix suivit le conseil : la Dame ne revint plus. Dans cette histoire, ce qui intriguait le plus Guattari, c'est que le fusil n'était pas chargé. Il aurait dû se méfier et charger son fusil, car il était évident qu'un jour la Dame allait revenir. De fait, elle revint dans la nuit du 29 août 1992.

S'il est vrai qu'il est mort la nuit, soudainement, comme si la Dame l'avait pris par surprise, il ne me semble pas que Félix ait été si naïf et si imprudent. J'ai au contraire l'impression qu'il s'est tant et si bien méfié, qu'il a tant et si bien relevé le défi qu'il a ressenti lors de sa première rencontre avec la mort, que, depuis la frayeur inaugurale et jusqu'à la fin de sa vie, il n'a pratiquement jamais cessé de charger son fusil. Je dirais même que toute son œuvre philosophique, politique et clinique – son existence également – s'est construite à travers un jeu dangereux et subtil qui consistait à aller au-delà de la terreur provoquée par l'impact de la mort (ses violentes crises d'angoisse et leur effet d'impuissance), sans s'éloigner toutefois de cet impact. Sans doute, depuis cette frayeur inaugurale, quelque chose en lui avait peu à peu découvert que plus il parviendrait à affronter la mort, plus il aurait accès à la source des formes de l'existence ou, en d'autres termes, plus il serait proche de la vie dans sa dimension créatrice. Son œuvre et son existence ont, en effet, été orientées par cette invention incessante de stratégies d'approche de la mort, qui étaient aussi des stratégies de création de l'existence, invention d'une créativité surprenante qui donnait souvent l'impression d'une vitalité infatigable, mais aussi, parfois, qu'il y épuisait toutes ses forces. Peut-être était-ce là ce qui donnait à sa vie l'éclat et la vitesse du météore ; peut-être est-ce là aussi ce qui lui apporta une mort tout aussi météorique. Peut-être...

Il voulait « travailler le deuil pour lui-même comme un pianiste travaille ses gammes ». Cet exercice constant de reprise de la mort sur toutes ses gammes, cette prudente astuce pour s'en approcher, sans s'annihiler, cette machine de guerre

Traduction :
Alain Mouzat.

Suely Rolnik est psychanalyste. Elle enseigne à l'université catholique de Sao Paulo. Co-auteur, avec Guattari, de *Micropolitica – Cartografias do desejo*, Ed. Vozes, Petrópolis, 3^e édition, 1993.

1. *Caosmose – um novo paradigma estético*, Ed 34, Rio de Janeiro, 1992, et, en collaboration avec Gilles Deleuze, *O que é a filosofia ?*, Ed. 34, Rio de Janeiro, 1992.

2. Table ronde organisée par les éditions 34 et le Collège international d'études philosophiques transdisciplinaires, le 21 mai 1992, avec la participation de Pierre Lévy, Gilles Châtelet, Eric Alliez et de Guattari lui-même, pour le côté français, et Chaim Katz., Joël Birman, Peter Pelbart et Suely Rolnik, pour le côté brésilien.

3. op. cit.

armant et réarmant son fusil, semblent avoir culminé avec l'idée de chaomose et des quatre foncteurs ontologiques. Je dis « culnimé » parce que ce fut son dernier round, sa dernière carte ou sa dernière mélodie, mais aussi parce que ces « concepts » semblent contenir une espèce de sérénité tragique, en un moment où, comme il l'écrit avec Deleuze dans l'introduction citée de *Qu'est-ce que la philosophie ?*, il se trouve dans cette « agitation discrète, à minuit, quand on n'a plus rien à demander [...]. [...] quand on jouit d'un moment de grâce entre la vie et la mort, et où toutes les pièces de la machine se combinent pour envoyer dans l'avenir, un trait qui traverse les âges ».

Ce trait que Guattari envoie dans l'avenir, c'est la chaomose et les foncteurs ontologiques, cette appréhension de l'existence dans son constructivisme. Un type d'appréhension qui ne devient possible, j'imagine, que lorsque cessent de nous terroriser les ruptures de sens – cette espèce « d'étrange-en-nous » que l'inéluctable confrontation avec l'altérité nous fait goûter dans notre subjectivité. Quand nous parvenons à expérimenter/découvrir un allié dans cet étrange-en-nous, dont l'écoute nous permet de capter les lignes de virtualité qui se présentent et d'inventer des territoires d'existence qui en soient l'incarnation. Et si nous pensons que l'essence de la vie consiste en la différenciation, on peut donc dire que conquérir une certaine capacité d'accueillir l'étrange, c'est-à-dire d'appréhender/vivre l'existence en son constructivisme, est une condition fondamentale pour que la vie s'effectue. De l'amplitude de cette capacité d'accueil de l'étrange-en-nous dépend la vigueur de l'affirmation de la vie dans notre existence.

Or tout nous porte à croire que l'étrange s'est présenté précocement et intempestivement à Félix, convoquant un affrontement auquel il a cherché à faire face durant toute sa vie. Et il semble que, dans ce moment qu'il a appelé « la vieillesse », il ait trouvé, comme il le dit lui-même, une sorte de « souveraine liberté » – et ce devait être cela qui lui donnait, les derniers temps, cet air de sobre douceur. Il s'agissait d'un état, selon ses propres termes, dans lequel « il importe peu d'avoir bien dit ou d'avoir été convaincant, puisque de toute manière c'est ça maintenant ». Et qu'est ce « ça » ? « Ça », c'est la

saisie de l'être dans son mouvement constructiviste, cette machinique de l'être, cette hétérogenèse qu'il a appelé l'ontologie constructiviste. « Ça », c'est la chaomose : l'expérience de rupture de sens, de déterritorialisation, de l'étrange-en-nous, n'étant plus entièrement vécue et entendue comme porteuse de destruction mais comme porteuse de lignes de virtualité et donc inséparable de la vie dans ses formes d'organisation.

Quand un territoire existentiel ne fait plus sens, chaotise, s'écroule, une machine s'est défaire. Cela signifie que les flux qui la composaient se sont connectés à d'autres flux, opérant d'autres coupures, s'agencant en d'autres machines, produisant d'autres lignes de virtualité, qui pourront se recomposer en de nouveaux territoires existentiels. En somme, pour Guattari, désormais c'était « ça » : il y a du cosmos dans le chaos, le chaos est porteur de complexification ; il y a une relation d'osmose ou d'immanence entre chaos et complexité. La création des quatre foncteurs fut sa dernière façon de le cartographier : flux, machine, univers incorporels ou lignes de virtualité et territoires existentiels.

Parfois je pense qu'en fait, les derniers temps, la Dame en noir n'effrayait plus autant Félix. Il devait avoir réussi, d'une certaine façon, à surmonter la terreur et à la recevoir. Mais je sais qu'il ne faut pas tomber dans la naïveté de croire qu'il aurait été entièrement prêt à l'accueillir. Naïveté aussi grande que celle d'imaginer qu'il aurait pu lui faire perdre sa trace définitivement, ou la tuer avec son fusil quand elle réapparaîtrait. Je suppose qu'il n'est jamais possible de recevoir la Dame tranquillement, et moins encore de lui faire perdre définitivement notre trace. La Dame n'accorde de trêve que dans la mort, quand nous nous fondons en elle. Il n'y a sans doute pas d'autre moyen – et, d'ailleurs, pourquoi y en aurait-il ? – puisque ce jeu dangereux et subtil qui consiste à l'approcher sans se laisser annihiler par la terreur est le moteur même de la vie : la fin du jeu, c'est la vie qui s'arrête. Aussi, charger son fusil n'implique pas d'éviter de jouer, mais seulement de se donner les conditions d'entrer dans le jeu : élargir sa capacité d'affronter l'angoisse et d'accueillir l'étrange. Ce que l'on gagne à cela, c'est de pouvoir simplement sentir le goût rare d'une certaine douceur, ce que Guattari paraissait vivre

les derniers temps. Pour avoir élargi au fil des années cette capacité d'accueillir l'étrange en lui, Félix fut toujours et demeure un « ami intercesseur ». Un ami intercesseur, à mon sens, fonctionne comme allié de l'étrange-en-nous, un porte-parole de l'hétérogénéité de notre subjectivité. Or la chance d'être accueilli dans l'étrange-en-nous est l'une des clés qui peut ouvrir à la capacité de jouer le jeu. Cet accès est habituellement bien obstrué, et cette capacité demeure insignifiante, tout au moins dans le mode de subjectivation dominant, le sujet-moderne-en-nous, cette subjectivité névrotique ou capitaliste, comme l'appelait Guattari.

Car ce qui définit fondamentalement ce mode d'être, c'est la terreur de l'autre et, donc, du devenir et de la mort. C'est aussi l'instauration d'une illusion d'unité, de complétude, maintenue par la tutelle que cette terreur exerce sur la subjectivité, tendant à saboter tout mouvement de création d'existence. En somme l'opération essentielle de ce mode de subjectivation, dominant dans notre monde, est celui du racisme contre tout ce qui ne restaure pas l'identique – c'est-à-dire un racisme contre l'étrange-en-nous. La voix de l'étrange est entendue par ce type de subjectivité comme une voix du manque et non comme l'expression du caractère intrinsèquement processuel, hétérogénéité de l'être. Bien des choses qui nous entourent conspirent contre l'étrange, et ce racisme est si fort que nous avons besoin, pour le combattre, d'intercesseurs, sans l'aide desquels la partie serait difficile, voire perdue d'avance. Deleuze et Guattari n'ont pas cessé de nous en avertir, tout au long de leur œuvre : lorsqu'ils écrivent, par exemple, qu'« il nous faut des alliés », des « inconscients qui protestent », ou quand ils parlent de révolution moléculaire, cette sorte de conspiration en faveur de l'étrange-en-nous ; ou de *dispositifs catalysateurs d'existentialisation* ou de *singularisation*, ou encore, tout au début, de *groupes-sujets, d'analyseurs* – et la liste n'est que partielle.

Avoir un intercesseur de la qualité et de la force de Guattari est un privilège, qui ne s'est pas interrompu, même avec sa mort, car son œuvre incarne l'intercesseur avec la même radicalité qu'il mit à l'incarner au cours de sa vie. C'est peut-être pourquoi il arrive souvent que des personnes qui le lisent pour la première fois déclarent n'y comprendre presque rien, tout

en reconnaissant avoir fait l'expérience d'une sorte de compréhension d'un autre ordre. Comme s'ils y entendaient quelque chose qu'ils avaient toujours su sans le savoir, et comme si le fait que quelqu'un l'exprime leur apportait une force jusque-là inutilisée.

Guattari a été et est toujours un intercesseur pour beaucoup d'entre nous, au Brésil, pour beaucoup d'entre vous, en France, et pour un grand nombre d'autres éparpillés de par le monde, des Etats-Unis au Japon. Il a été et est toujours un intercesseur pour les divers mouvements d'actualisation d'une subjectivation créatrice, ouverte aux possibles qui s'annoncent – dans les champs de la clinique, de la philosophie et de la politique, dans celui de l'existence individuelle et sociale. Et on ne rappellera jamais assez que chacun de ces amis-mouvements fut également l'intercesseur privilégié de Félix. Dans une lettre qu'il nous écrivit, à mon compagnon Paulo et à moi-même, en 1991, après être rentré de l'un de ses voyages au Brésil, Félix raconte qu'il venait de voir à la télévision des trapézistes chinois, qu'il avait été fasciné par leurs pirouettes aériennes et plus encore par l'instant où ils s'agrippaient à la barre de l'autre côté ; il disait que ces images lui avaient fait penser aux jours que nous avons passés ensemble. Il laissait entendre que notre rencontre avait ouvert un « possible d'existentialisation », comme une barre de l'autre côté du plongeon chaotique où il se trouvait à ce moment-là, presque en train de se noyer.

Je voudrais partager cette lettre avec tous les amis de Félix Guattari – ceux qui l'ont connu personnellement ou publiquement, de près ou de loin, en tant que Félix ou en tant que Guattari –, comme si nous étions tous son destinataire. D'abord, parce qu'il avait cette généreuse capacité d'attribuer à chaque amitié une importance fondamentale. Ensuite, parce que je sais que nous étions tous, d'une certaine façon, cet ami intercesseur, capable de susciter et ressusciter sa confiance en la traversée de la chaosmose, capable de dissiper quelque peu la terreur de la venue de la Dame.

